

Sáez Rueda, Luis, *Le crépuscule de l'Occident*, Barcelona, Herder, 2015. Table des matières et prologue

Table des matières

*Prologue*... 5

## I. VIE ET GENÈSE DE LA CULTURE

### 1. LA COMMUNAUTÉ ET LE PEUPLE : CULTURE DIVERGENTE

1. Vie de la culture : con-vivialité litigieuse... 12
2. Concentricité et excentricité : synthèse de l'aperception subreprésentative... 15
3. Culture divergente : tension entre concentricité *communautaire* et excentricité du *peuple*... 21
4. Extériorité dans l'*intimité* (communauté) vs. extériorité dans l'*extimité* (peuple)... 27
5. *Prouesse* culturelle : *différence de potentiel* entre la communauté et le peuple (*différent culturel*)
6. Excursus à propos du malaise dans la culture : détente du différent culturel

### 2. TOPOLOGIE GÉNÉTIQUE : NATURE ET CULTURE

1. « *Physis* culturelle » : l'*être-sauvage* de la culture... 44
2. L'origine de la genèse : *chaosmose*... 49
3. Le devenir génétique : transduction tensionnelle du monde physique à la culture... 63
4. Géomorphisme : l'homme, l'alouette et la pierre... 69
5. Excursus à propos du nouveau malaise dans la culture : la domestication de la *physis*... 79

### 3. CULTURE ET GENÈSE SOCIO-POLITIQUE

1. L'unité de « l'ontopolitique » et de la « sociopolitique »... 81
2. Grande Politique. *Différent* entre « *societas socians* » et « *physis culturelle* »... 84
3. Géogenèse. *Habitus* social et *rythmus* culturel... 90
4. De la *citoyenneté organique et constructive* à une *citoyenneté chaomotique et problématisante*... 100

5. Excursus à propos du nouveau malaise socio-culturel : *décalage* entre *rythmus* et *habitus*... 106

## II. CRISE ET MALADIE DE L'OCCIDENT

### 4. THANATOLOGIE DE LA CRISE

1. L'être de la crise: agénésie culturelle et civilisationnelle... 112
2. L'inducteur de la crise : la sottise, annihilation de l'auto-étrangeté... 117
3. L'être de la maladie : « pathologies civilisatrices » en tant que « genèse autophagique »... 122
4. Lien entre maladie civilisatrice et pouvoirs socio-politiques... 135
5. Éléments pour une réinterprétation du « psychisme culturel »... 139
6. Le symptôme de la maladie. Malaise : « administration du vide »... 150

### 5. FIGURES DE LA CRISE MALADIVE OCCIDENTALE

Ouverture. Dialectique du déclin : « fermeture / ouverture fantomatique / saturation »... 161

1. Effondrement de l'éthos culturel : le dispositif de la « dette infinie »... 167
2. Géopouvoirs fatidiques : La « société con-currente »... 179
3. Totalitarisme démocratique et politique des déchets... 205

### 6. LUMIÈRES D'AURORE

1. Scintillement pro-baroque... 221
2. Lueurs de l'esprit tragique... 238
3. Éclairs de valeur. Brève esquisse d'une éthique de la lucidité... 245

*Bibliographie*... 252

À mon frère Amador,  
dont la silencieuse sagesse m'enseigne sans cesse  
comment se tenir dans les crépuscules  
et comment rêver avec l'aurore

## PROLOGUE

Au court du vingtième siècle et des premières décennies du vingt-et-unième, le déclin de l'Occident s'est intensifié. La crise au sein de laquelle on se trouve n'est pas simplement économique ou idéologique. Cette crise prend racine dans

l'effondrement en profondeur du sous-sol culturel ; il s'agit d'une *crise de l'esprit*. Une crise qui avance à pas de colombes, silencieuse mais agitée. Si on lui prête un peu d'attention, elle nous révèle un phénomène désolant : la pénurie spirituelle s'est convertie en un agent pathogène dont les effets s'étendent à l'entièreté du tissu social. Nous devons nous risquer à le dire sans ambages : l'Occident est malade. C'est sans surprise qu'un nouveau malaise dans la culture se déploie clandestinement tel un bruit confus et constant qu'on finit par ne plus écouter. Dans notre monde de mouvements vertigineux, ce malaise fait clairement irruption seulement dans des moments précis, spécialement dans les heures creuses. Ces affirmations pourraient servir de résumé, cher lecteur, aux thèses auprès desquelles s'engage la présente recherche.

Le déclin occidental ne renvoie pas à la décadence d'un supposé idéal régulateur oeuvrant caché dans une origine primordiale et plein sinon à l'obscurcissement de sa lucidité spirituelle, qui ne possède plus dans l'actualité ni un alfa originel ou inaugural ni un oméga lointain vers où s'orienter. Sa lucidité spirituelle a bien émis quelques lueurs ici et là mais toujours au sein d'un devenir sans commencement causal déterminant ni fin téléologique. Aujourd'hui, ces fragiles et proliférantes lueurs s'éteignent, par inertie interne qui menace de les mener à une nuit prolongée. Quand nous disons « lucidité spirituelle », nous ne nous référons pas à une instance mystique mais bien à la richesse et la vivacité de la culture, ce sol nourricier duquel émergent des compréhensions du monde, des interprétations du réel, des modes de vie et des attentes évaluatives. Au cours des premiers jours de ce nouveau siècle, on entend partout qu'une crise économique frappe l'Occident, accompagnée du joug du néolibéralisme politique oppresseur. Bien que ce diagnostic soit avéré, il est d'un autre côté de très courte vue et, dans ce sens, unilatéral puisque la crise est, plus profondément, de l'esprit. C'est la musculature culturelle de l'Occident qui entre, depuis plus d'un siècle, dans une décrépitude critique. Les misères économiques et idéologiques prospèrent sur cette décrépitude, qui n'est que l'épuisement des forces qui dynamisent toute collectivité. Mais comme le flux culturel est qualitatif et souterrain, il reste invisible en contraste à la visibilité de certains autres déclin plus corticales, qui accaparent l'attention et kidnappent l'analyse critique et la praxis transgressive.

Que le lecteur n'interprète pas cette lecture de ce qui arrive comme réductionniste. L'auteur ne croit pas que l'espace socio-politique soit seulement une expression en superficie du fond culturel. Il s'est efforcé à montrer que cet espace et ce fond sont les deux côtés d'une même médaille, la face et le revers disjonctifs et hétérogènes d'une même démarche. Le devenir de la culture et le devenir socio-politique s'unissent dans une unité divergente qui permet ainsi l'affectation réciproque. Cependant, la crise spirituelle de la culture et la dynamique de son déclin sont beaucoup plus avancées que la crise qui mine la topologie sociale et politique. Aucune solution péremptoire prise dans ce second espace ne nous sortira de la torpeur du premier. Un regard stéréoscopique capable d'illuminer chacune des deux facettes dans leur interprétation ainsi que le décalage qui les met en relation est nécessaire. Voilà l'objectif d'une étude de la *Grande Politique*, destinée à examiner l'invisible dans le visible et qui doit être la compagne incontournable d'une politique de ce qui se présente avec évidence.

Le déclin de l'Occident s'enracine donc, premièrement et essentiellement, dans son fond culturel. Mais que signifie « culture » et en quoi consiste son déclin ? Répondre à la première question est l'entreprise de la première partie de ce livre. En contraste avec les perspectives anthropologiques, l'auteur comprend la culture comme la strate la plus récente de la *physis* tout entière qui génère le monde, depuis la pierre jusqu'au collectif humain, en passant par la vie de l'alouette. Si on devait employer le mot « réalité », il sera nécessaire de la resignifier dans son sens plus traditionnel. Le réel n'est pas un tout ordonné structurellement et fondé sur un sol solide et stable. Le réel est, bien que cela soit paradoxal, la forge de réalité par la puissance d'une genèse autocréatrice qui le traverse. La culture possède donc son propre « être-sauvage » qui prend racine dans la *natura naturans*. Et, pour cette même raison, son envers est ici compris comme *societas socians*. La force génératrice, dans toute l'amplitude de la *physis*, ne suit pas le schéma déterministe d'une légalité. Elle procède par *chaosmose*, un terme qui, selon la conviction de l'auteur, est destiné à conformer un nouveau paradigme de la pensée, qui émerge aujourd'hui dans toutes les sphères du savoir. La génération chaotique est le devenir auto-transfigurateur de plexus problématiques, c'est-

à-dire de relations différentielles entre dynamismes hétérogènes. Du chaos de ces relations émerge un ordre toujours auto-altérant et régi par une règle protéique, naissante à chaque instant. Dans la strate de la culture ce devenir ne procède pas en remplissant des carences inhérentes sinon par exubérance de puissance et richesse vitale. Restreindre le mouvement de la culture et de son envers socio-politique à la poursuite de la survie matérielle, c'est commettre une erreur qu'un certain darwinisme social propage de nos jours. Le devenir socio-culturel est dynamisé par l'augmentation des potentialités et des possibilités, c'est-à-dire par l'aspiration à une vie plus prolifique, par le désir de la vie à plus de vie, par la survie en somme. Et de par cette effusion nous assistons à l'autocréation protéique et transmutante de l'espace humain. Cette autocréation de l'espace humain plonge ses racines dans l'autocréation de la nature entière. C'est une force émergente, une *physis* ou une *natura naturans*, dont l'élan ne se fonde pas ni sur une fondation première ni dans l'attraction à distance exercée par un *telos* quelconque. Elle est sa propre fin et son moyen, un chemin sans terme, un infini de principe. Sa texture générale, depuis la physique jusqu'à l'humain, nous l'abordons dans le second chapitre. Dans la strate socio-politique humaine, elle peut être analysée selon différents points de vue, dont deux attireront davantage notre attention. D'un côté, celui de la tension entre « communauté » et « peuple », que nous explorons au cours du premier chapitre parce qu'il nous sert aussi d'introduction à la conception que nous développons. D'un autre côté, le point de vue de la différence tensionnelle entre *societas socians* et *physis culturelle* sera exploré au cours du troisième chapitre.

C'est dans la deuxième partie que nous cherchons à discerner le sens du déclin occidental. La thèse centrale, que nous déployons au quatrième chapitre après un long parcours, argumente que ce déclin consiste en une genèse socio-culturelle que se retourne contre elle-même, offrant le désolant spectacle de ce que nous avons appelé *genèse autophagique*. Une genèse qui, dans son dynamisme immanent et de façon paradoxale, dévore ses potentialités. Voilà le sens que nous donnons à la maladie dont souffre l'Occident. Cette maladie ne survient pas pour cause « d'anomalies » qui contrasteraient à un supposé état de santé ou de « normalité ». La maladie est le processus aporétique à travers lequel la vie, de par son

mouvement même, dérape et se retourne contre elle-même. Cette maladie est autophagique et non auto-immune car sa cause ne se trouve pas dans une révolte des « défenses » de la vie contre elle-même (la culture n'a pas d'extérieur et ne se défend contre aucun agent pathogène), comme le soutiennent certains auteurs. Sa cause réside dans un retour contre-génétique de ses propres forces dynamisantes. La genèse autophagique est l'agent de la maladie occidentale et comme tel elle donne lieu à une multitude de « pathologies de civilisation », c'est-à-dire à des processus, eux aussi autophagiques, par lesquels la communauté occidentale considérée d'une façon supra-individuelle (comme un ensemble plus grand que la somme de ses parties) empêche la croissance qualitative en même temps et dans le même geste qu'elle la propulse. La maladie de l'Occident, considérée de cette manière, a comme condition sa « crise », que nous comprenons comme *agénésie*, soit l'incapacité à engendrer ou à créer.

L'autophagie aporétique est la clef du nouveau malaise dans la culture, malaise qui s'étend dans la clandestinité, géré de façon privée dans cette société qui impose le bonheur par décret. Pour clarifier son sens, nous nous sommes vus obligés, au sein de ce même quatrième chapitre, d'offrir une théorie du psychisme collectif, théorie avec laquelle l'auteur s'est peut-être trop avancé mais qui reste néanmoins à la disposition de l'appréciation du lecteur. Au cinquième chapitre, nous nous sommes efforcés de mettre en lumière des figures concrètes de la crise et de la maladie de l'Occident, où s'entrecroisent la sociologie, la psychopathologie, l'anthropologie et la philosophie politique.

Finalement, dans le sixième chapitre, l'auteur explore de possibles sorties du déclin occidental, d'une manière synthétique et à mode d'ébauche car une étude approfondie de ces voies de sortie impliquerait tout un traité. Bien qu'elles ne soient signalées que dans leurs lignes générales, l'auteur les a incluses car il ne souhaitait pas laisser cette recherche orpheline de propositions pour une possible aube. Au sein du crépuscule occidental, on devine aussi des lueurs d'aurore.

Si le livre se présente comme la seconde partie de *Ser errático. Una ontología crítica de la sociedad* (L'être erratique. Une ontologie critique de la société), c'est

parce qu'il surgit de la nécessité de compléter ce qui était resté ouvert dans cet ouvrage. L'ontologie défendue dans le livre de 2009 devait se faire valoir dans le contexte réticulaire de la philosophie contemporaine. Voilà pourquoi le livre se concentrait surtout sur la justification d'une ontologie critique comme point de départ. Les supposés de cette ontologie, dont une justification a été tentée, servent maintenant de base à la présente recherche qui les applique à l'analyse de la culture, la société et la politique de manière à illuminer, dans la mesure de nos possibilités, les pénuries du monde occidental. Nous espérons avoir éclairci, au passage, le fait que l'être humain, en tant qu'*être erratique*, n'est pas à la dérive. Cette compréhension est monoculaire. S'il est, en effet, à la dérive ce n'est que parce qu'il lui manque une orientation qu'est incapable d'offrir la *société stationnaire* dominante dans l'actualité et soumise à l'*administration du vide*, du désert qui la traverse. Le sens péjoratif de l'expression être à la dérive renvoie à l'être humain dans le *présent occidental*. Dans un autre sens, quand on l'étudie en soi et non seulement dans sa concrétion présente, *être erratique* signifie *être-en-transit*. Et cette condition humaine n'implique nullement la désorientation ni un devenir arbitraire constitutif. L'être erratique, au contraire, est autocréateur, établit des critères et installe la normativité mais d'une façon que sa direction ne dépend pas d'un fondement identitaire sinon, paradoxalement, de l'*absence de fondement*, et donc qui s'auto-organise *chaosmiquement*. L'auteur croit que la première partie de cette recherche justifie l'erraticité – non seulement de l'être humain mais du réel en tant que tel et dans toute sa généralité – selon ce dernier sens, noble et élevé, et non dans le sens péjoratif. La deuxième partie rendra compte de processus au sein de notre culture qui kidnappent cette dynamique erratique, créative et intelligente, l'affaiblissant pour la transformer en une erraticité dans le premier sens donné à ce mot et, plus précisément, en une errance d'un monde qui se dévore lui-même dans son propre déploiement.

Il y a tant de remerciements que je voudrais exprimer que je demande pardon, à l'avance, à ceux que je ne nomme pas car la liste serait de loin trop longue. Des remerciements donc, à une part minime mais inexcusable. À Marian toujours, pour sa patience, attention et inspiration persévérantes ; à mes fils car, malgré leur jeune âge, ils ont su accepter avec maturité et compréhension cet éloignement

excessif. À mes parents, Amador et Rosario, qui ont souffert, plus que moi, mon long enfermement. À mes frères et à mon unique beau-frère, que je considère aussi comme un frère, leurs regards seuls servaient à m'encourager. Aux amis qui m'ont insufflé du courage aux heures basses : Óscar Barroso, Javier de la Higuera, Miguel Ángel Villamil et son épouse Clara Inés Jaramillo, Juan Pasquau et Rocío Hurtado, Magdalena Vera, Andrés Covarrubias (depuis son absence si présente). Je remercie Serafina Gutiérrez pour la lucidité avec laquelle elle m'a conseillé tout au long du chemin. À Germán Cano, José Moreno, Jorge Novella, Agustín Palomar et Antonio Campillo je dois spécialement l'élan et le désir de mettre en relation l'ontologie avec la sociologie et la politique, relation sans laquelle l'engagement pratique que ces pages peuvent humblement porter serait mort-né. À mes étudiants, je souhaite remercier leur enthousiasme et leurs yeux brillants au moment où la philosophie vibre entre les murs de la classe.

Et, permets-moi lecteur, j'aimerais remercier spécialement et de façon toute émotive un vieil homme inconnu que j'ai observé longuement et de façon involontaire depuis la distance, chaque fois avec plus d'admiration. Il se campait fréquemment sur son petit balcon pour fumer des cigarettes durant le temps où ces pages furent écrites. Exemple anonyme d'être humain solitaire, souffrant sans doute le malaise de notre culture et sa crise, mais toujours dressé, serein, penseur, comme s'il comprenait, au moment de son propre crépuscule, le déclin entier de ce qui l'entoure et que, cependant, il demeurait convaincu que quand lui ne sera plus, viendront de leurs d'aurore.